

Les enfants de la rue à Bogota

par Yves Marguerat

Directeur de Recherche de l'ORSTOM, Secrétaire Général de MARJUVIA, Bondy (France).

Tiré à part du N° 4, 1998

de la

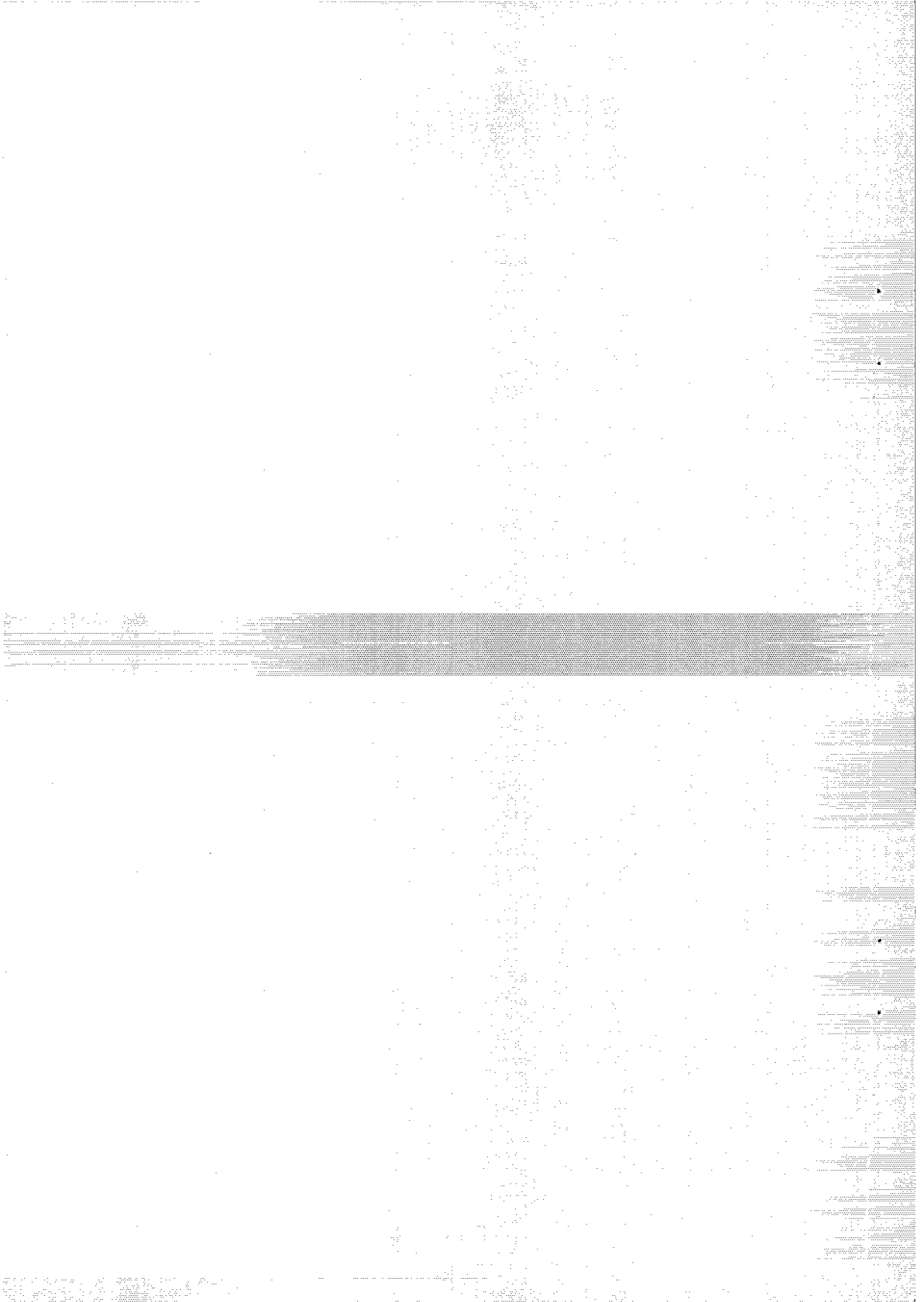
REVUE INTERNATIONALE DE CRIMINOLOGIE
ET DE POLICE TECHNIQUE ET SCIENTIFIQUE

Genève / Suisse

Fonds Documentaire ORSTOM



010018591



Les enfants de la rue à Bogota*

par Yves MARGUERAT**

Résumé

L'auteur rend compte d'une étude ethnologique de M. MERIENNE SERRA, portant sur la marginalité infantile à Bogota (Colombie), soit sur un mode de vie spécifique à des enfants échoués très tôt dans la rue, et qui y apprennent et développent une étonnante structuration sociale, fondement de leur survie dans un milieu qui leur est profondément hostile. Malgré une déchéance précoce faite de drogue, de violence, de brimades sexuelles, la vie de ces enfants est aussi une école de courage, de vivacité intellectuelle, bref, de liberté; d'où les échecs innombrables, dus à leur incompréhension du milieu et de ses effets sur les enfants, de ceux qui tentent d'intégrer ces derniers à la culture dominante.

Summary

The author reviews an ethnological study by M. MERIENNE SERRA on the parallel society of children in the streets of Bogota (Columbia), that is to say on the special way of life of children who have landed far too early on the streets and who learn how to cope with a basically hostile environment by forming a surprisingly well-developed social structure. In spite of falling victim at a tender age to drugs, violence and sexual abuse, the hard way of life inculcates in them courage and quick-wittedness, in short, a form of liberty. The countless failures encountered by those who try to extract these children from their habitual milieu and insert them into the dominant culture can be explained by their incomprehension of the milieu and its effects on the children from it.

Ce très petit ouvrage est un grand livre, dense, clair, profond, net, vrai. La description qu'il donne de la vie des enfants des rues de la capitale de la Colombie est si convaincante que cela vaut la peine de donner ici à nos lecteurs un large résumé de l'essentiel de son contenu. Ce texte est un extrait d'une thèse en sciences sociales, soutenue en 1991 à l'EHESS, à Paris, par une psychologue colombienne qui a suivi pendant plusieurs années dans la rue les enfants abandonnés de Bogota, rendus célèbres par le livre pionnier de Jacques Meunier(1), il y a près de 20 ans. Mais il s'agit d'un phénomène bien plus ancien encore (sans doute pas loin d'un demi-siècle), ce qui explique bien sûr l'étonnante structuration de la marginalité infantile, fondement de sa survie dans la jungle de la ville, qui est ici décrite.

L'approche de Maricel Merienne Sierra est strictement celle d'un ethnologue: s'immerger pleinement dans le milieu, participer à tous les aspects de sa vie (l'auteur n'a pas craint d'aller cirer les chaussures dans la rue avec les gamins, qu'elle accompagne ensuite au cinéma ou au football(2)), en partager la langue (le "ñero" -le "gamin"-), avec son vocabulaire et son accent(3) et aussi les dangers (les pratiques de la police) - jamais, apparemment, les jeunes n'ont manqué de respect à celle qui avait su devenir leur "ñerita"(4).

*Notes de lecture de l'ouvrage de Maricel MERIENNE SIERRA: *Violence et tendresse. Les enfants de la rue à Bogota*. Préface de Marie-José CHOMBART de LAUWE, Paris, L'Harmattan, 1995, 101 pages.

**Directeur de Recherche de l'ORSTOM, Secrétaire Général de MARJUVA, Bondy (France).

L'objectif de cette étude est l'analyse de la "sous-culture de la rue", expression qui ne me paraît personnellement pas très heureuse du fait de ses connotations "culturelles", c'est-à-dire artistiques: il s'agit en fait d'un mode de vie, d'une sociabilité (ou plutôt, pour employer un mot à la mode, d'une "socialité") spécifique, que les enfants qui arrivent dans la rue, le plus souvent encore dans la tendre enfance(5), apprennent vite et développent sans cesse en grandissant.

Maricel Merienne reconstitue admirablement le "cycle" de l'enfant de la rue et de ses "galladas" (bandes) successives. Car un enfant ne peut pas survivre seul dans la ville: il lui faut la protection matérielle et affective que lui assure le groupe, la *gallada*, unité de base d'une organisation complexe. "La *gallada* se compose en général de 3 à 10 enfants, 20 au maximum. Au cours des années 1960, la *gallada* comptait jusqu'à 50 membres, et il était rare de rencontrer des *gallados* de petite taille, alors que celles-ci sont aujourd'hui prédominantes" (p. 26). Cette évolution (linéaire ou cyclique?) demeure pour le moment sans explication.

Les *galladas* "de base", qui portent chacune un nom (celui de son lieu habituel -la rue 13, la rue 17, la rue 63...- ou celui de son chef, ou plutôt son surnom, car chacun a bien sûr le sien), sont regroupées de façon informelle dans ce que l'auteur appelle des "galladas majeures", par quartier. Ce sont des communautés qui "non seulement intègrent les différents groupes d'enfants de la rue du secteur, mais incluent également les cireurs de chaussures, les vendeurs de confiseries ou autre nourritures, les vendeurs de loterie, etc., qui, d'une manière ou d'une autre sont en contact avec les enfants" (p. 43). Par delà les inévitables conflits internes, ces communautés informelles savent organiser une entraide efficace, que ce soit par exemple pour réunir l'argent nécessaire aux soins médicaux de l'un de ses membres, pour faire circuler l'information ou surtout pour prévenir chacun de l'arrivée de la police.

C'est avant tout l'âge des enfants qui la composent qui détermine le type et le mode de fonctionnement d'une *gallada*: "les premières *galladas* sont composées d'enfants en bas-âge, appelés "chinchés", dont l'âge varie entre 4 et 10 ans (...). C'est généralement le premier groupe d'appartenance pour l'enfant qui arrive dans la rue, celui par lequel il va s'intégrer à cette sociabilité singulière. Au sein de ces groupes se développent de très fortes relations d'amitié; les enfants se regroupent généralement par couple, le mot ami étant remplacé par "mon *ñerito*" (...). La majorité des membres de ces *galladas* vivent dans la rue [essentiellement de mendicité], mais il est possible d'y trouver des enfants vendeurs ambulants, qui abandonnent peu à peu leur foyer pour entrer totalement dans le milieu de la rue (...). La *gallada* dispose d'un lieu communautaire, la "camada". C'est l'endroit où dorment les enfants. Chaque groupe a sa *camada*, qui peut être située dans un terrain vague, un parking, un portail d'église, aux abords d'un magasin", où l'on dort "sous du papier journal, du plastique ou du carton" (pp. 32-33).

Aux alentours de 10 ans, l'enfant a grandi, il s'est aguéri: il est davantage capable de se défendre dans un milieu de plus en plus hostile, de plus en plus dominé par la "loi du plus fort": il devient un *ñero*, terme qui a remplacé dans la rue celui de "gamin", maintenant dévalorisé car considéré comme péjoratif depuis sa grande médiatisation. La *gallada* de *ñeros* regroupe essentiellement des enfants de 10 à 15 ans, dont le vol est devenu le principal moyen de subsistance, activité "plus sûre et plus productive quand elle est exercée en groupe", mais toujours dangereuse.

"A mesure que l'enfant s'intègre à ce type de *gallada*, il doit apprendre de nouvelles stratégies de défense, à l'égard des membres de son groupe, mais aussi des autres groupes. Si l'enfant veut être respecté, il doit démontrer qu'il sait se battre: il apprend à utiliser les "*chavatas*" (couteaux), de différentes tailles, dont le nom est fonction du prix(6). Il apprend également à manier le poignard (...) et diverses formes d'autodéfense personnelle (...), grâce à l'aide de ses compagnons, mais également en allant au cinéma ou aux matches de catch. Il peut aussi apprendre ces techniques dans les institutions, contexte hostile où l'enfant est en contact avec des personnes plus âgées" (pp. 35-36).

"Apprendre à se battre sert à l'enfant non seulement de moyen de défense, mais également à acquérir un statut", dans la bande comme au dehors: on ne respecte que celui que l'on craint. "A l'inverse, l'enfant qui ne sait pas se défendre s'expose à ce qu'on lui confisque ses affaires, qu'on lui fasse des plaisanteries et à être l'objet de fréquentes agressions" - en particulier sexuelles, comme on le verra plus loin. "L'agressivité s'accroît avec l'âge; ceci est compréhensible, du fait des mauvais traitements que subit l'enfant, victime à la fois de la violence de son propre milieu, mais aussi de celle infligée par la police, de l'hostilité de la société, qui le repousse, l'agresse et le marginalise. A ceci s'ajoutent les abus soufferts au sein des institutions, qui prétendent modifier le comportement de l'enfant de la rue en le punissant, ne générant ainsi que davantage d'hostilité chez lui. L'agressivité est donc pour lui un moyen de survie, sans lequel il ne pourrait affronter son milieu. Mais, lorsque l'enfant est l'objet de soins, est bien traité et reçoit de l'affection, il répond en général avec loyauté, amitié et respect" (p. 36) - ce qui, bien sûr, n'a rien de spécifique aux enfants de Bogota.

"Les *gallados de fieros* ont une structure d'autorité basée sur l'existence de chefs" (un mais parfois deux ou plus), dont les caractéristiques sont d'être de bons combattants (pour eux-mêmes), et pour leur groupe, et de bons voleurs, qui ne se font pas prendre, ainsi que d'être solidaires et équitables vis-à-vis de leur *gallada*, que ce soit dans le partage du butin ou de la drogue, ou face à la police. "Bien que des bagarres puissent éclater au sein du groupe, il y règne avant tout unité, camaraderie et protection" (p. 37).

"Les enfants les plus grands, âgés de 15 à 18 ans, 20 au maximum, sont nommés *largos*. "Les *galladas de largos* incluent également, en général, des *fieros* et des *chinches*. Ces derniers sont utilisés comme informateurs lors des vols, mais également à des fins sexuelles (de ce fait, le *chinche* cherche généralement à s'échapper pour rejoindre une *gallada* de petits). Le mode de vie de l'enfant, maintenant adolescent, reste le même; simplement, les comportements appris auparavant s'intensifient. Le vol est son moyen essentiel de subsistance, mais il utilise maintenant pour cela des armes telles que le poignard". Le *largo* "peut continuer sa vie dans la rue, en établissant sa *camada* sur un terrain vague, dans une maison abandonnée ou sous un pont, ou bien il peut aller vivre dans un hôtel, en allouant une partie de l'argent recueilli grâce au vol à la location d'une chambre" (ce qui limite les risques d'être pris par la police dans son sommeil). "Certains choisissent de bien s'habiller, de ne plus porter de vêtements sales et déchirés: autre manière de ne plus attirer l'attention des policiers", tout en continuant à vivre dans et de la rue, où il conserve non seulement ses amis au sein de la *gallada*, mais également ses formes de survie" (pp. 38-39). Le cycle de l'enfant de la rue ne s'arrête pas là, même si ce n'est désormais plus un enfant *stricto sensu*.

“Les “délinquants” sont des jeunes de 20 à 30 ans, vivant du vol et déjà passés plusieurs fois en prison. Les adultes “cartonniers” [vivant -au moins en apparence- du ramassage et de la revente des vieux cartons(7)], âgés de plus de 30 ans(8), ont en général une histoire fournie: vols, attaques, assassinats..., ce qui inspire le respect à leur égard. Leur participation aux vols est indirecte, leur rôle étant d’inspirer et de diriger les opérations” (p. 39). Ces adultes peuvent former des *galladas*, dont le chef s’impose par la violence, qui comprennent en général aussi des *largos*, des *ñeros* et surtout des *chinchés*. Ces derniers sont envoyés voler; ils sont efficacement protégés contre les menaces extérieures, mais aussi abondamment violés dans la bande, ce qui provoque plus ou moins vite leur fuite vers une *gallada* d’enfants de la rue de leur âge. Ainsi se boucle le cycle de l’enfant de la “sous-culture de la rue”: l’enfant devient un jeune délinquant, puis un délinquant adulte, qui initie à son tour le petit qui vient d’arriver dans la rue” (pp. 41-42).

Maricel Merienne Sierra décrit aussi fort pertinemment les “stratégies économiques de survie”. Le *chinche* mendie, en cherchant à apitoyer par une mine triste et ses haillons, ce qui est assez rentable, malgré les avanies qu’il faut subir; il peut aussi chanter, seul ou en groupe, devant un cinéma, sur un parking ou dans un bus; il peut obtenir régulièrement les restes de repas d’un restaurant en protégeant celui-ci contre les assiduités et les vols de ses congénères (ou de lui-même). Le *ñero* est trop grand pour attendrir encore les âmes charitables, d’où la nécessité impérieuse pour lui de changer de *gallada*; désormais, il s’adonne principalement au vol, ce qui implique l’apprentissage de diverses techniques, dont l’auteur cite un exemple aussi simple qu’efficace: deux *ñeros* vont en avant et repèrent d’un coup d’oeil ce qui peut être volé à un passant qui vient à leur rencontre (sac, montre, bijoux...); ils en avertissent par signe un troisième, qui les suit à distance. S’alarmant de voir deux gamins de la rue devant elle, la future victime s’inquiète et agrippe fermement son sac; lorsqu’elle se rend compte qu’elle n’a pas été volée quand ils l’ont croisée, elle se tranquillise et relâche son attention: c’est le moment où le troisième larron intervient et arrache le sac sans aucune difficulté... (p. 48).

L’enfant ne perçoit jamais le vol comme un acte négatif, mais uniquement comme un moyen de survie, et aussi de s’assurer un meilleur statut dans la bande. Mais les risques sont grands, que ce soit les sévices infligés par les policiers (quand on ne leur a pas suffisamment graissé la patte pour qu’ils ferment les yeux) ou la vengeance des victimes, car beaucoup d’habitants de cette ville réputée pour sa violence ne sortent qu’armés, et n’hésitent pas à tirer. Bien des enfants qu’a connus Maricel Merienne Sierra ont ainsi été tués dans la rue, ou estropiés à vie.

Certes, les activités des *ñeros* ne sont pas toutes délictueuses: ils peuvent aussi garder les automobiles, cirer les chaussures avec les cireurs professionnels, “qui ont parfois été eux-mêmes des enfants de la rue; c’est pour cette raison que le contact est facile: l’enfant travaille une ou deux fois par jour, sans horaires fixes” (p. 52).

A partir de 16 ans, le délinquant arrêté est désormais traité pratiquement comme un majeur. Voler devient alors de plus en plus dangereux pour les *largos* et les jeunes adultes, qui vont donc plutôt organiser à leur profit le “travail” des *chinchés* et des *ñeros*, ou bien, pour certains, glisser plus ou moins vite vers la grande criminalité: attaques et cambriolages à main armée(9), ou alors, quand l’âge atténue trop l’agilité et la capacité de se battre, se consacrer plutôt

(mais sans doute non exclusivement) à des activités licites, du type ramassage des cartons, cirage des chaussures et toutes les formes du petit commerce ambulancier. Maricel Merienne nous décrit ensuite l'usage et les fonctions des drogues ("appelées "vices" dans la culture de la rue", p. 59): cigarette (consommée par tous, à tous les âges, et instrument de la plus grande convivialité), essence (dont on respire les vapeurs soit par le nez, soit par la bouche, ce qui provoque de violentes hallucinations - et, affirment les gamins, accélère la guérison des blessures; malgré ces vertus thérapeutiques supposées, c'est là, selon l'auteur, une pratique en voie de régression), "marihuana" (accessible partout, en vrac ou en "joints"), "basuko" (pâte préparatoire de la cocaïne(10), moins coûteuse que celle-ci, mais quand même six à dix fois plus chère que les autres psychotropes disponibles dans la rue), comprimés divers (surtout des hypnogènes, semble-t-il, avalés en quantités phénoménales), colle et, naturellement, alcool - mais ce dernier, banal chez les adultes, n'est pas du tout considéré comme un "vice".

Pourquoi les enfants de la rue s'adonnent-ils avec tant d'entrain aux diverses drogues? L'auteur distingue subtilement cinq fonctions: 1) leur consommation assure à l'enfant un statut au sein du groupe, lui donne l'image de celui "qui connaît". 2) Le recours à la drogue permet d'atténuer la peur éprouvée lorsqu'on vole. De plus, les enfants affirment que les stimulants augmentent leur agilité et leur permettent de courir plus vite. 3) Du fait de l'image très négative que l'enfant a de lui-même, de son avenir et du monde en général, la drogue est une fuite devant la réalité, le calmant de son angoisse. 4) C'est aussi, plus simplement, un dérivatif à l'ennui, pendant les nuits longues et froides dans les *camadas*. 5) Enfin, c'est un instrument de convivialité: partager sa dose réaffirme l'amitié avec son *ñerito* et renforce la solidarité du groupe qui se défonce de concert (pp. 67-68).

La rue a aussi ses plaisirs, ses distractions, ses joies: "Pas d'horaires, pas de contrôle: l'enfant fait ce qu'il veut. Tout peut être occasion de plaisanterie ou de farce, forme de révolte ou de protestation. Tout dans la rue peut être amusement: par exemple, les automobiles peuvent être des jouets, lorsqu'on s'accroche à l'arrière sans que le conducteur s'en rende compte" (p. 69). On plonge dans les fontaines de la ville, on joue aux billes, on célèbre avec tout le monde les grandes fêtes, tout particulièrement Noël, où tous les enfants sont en liesse, même eux: "Noël est une fête si essentielle que, pour savoir depuis combien de temps un enfant est dans la rue, on lui demande combien de Noëls il y a passés, l'enfant perdant tout [autre] cadre temporel dans ce milieu" (p. 70).

Ils se débrouillent pour assister aux matches de football ou de catch, afin d'y encourager bruyamment leurs favoris, ou bien pour aller au cinéma se régaler de "kung fu" chinois, qu'ils savourent en connaisseurs, ou de films mexicains, très appréciés en Colombie, où "ils retrouvent leur réalité" et dont "ils apprennent les chansons les plus populaires" (p. 73).

Certaines ONG organisent pour eux des distractions et des réjouissances, avec, entre autres, des distributions de vêtements neufs. "La joie de mettre des vêtements neufs est sans égale. Hélas, il y a dans la rue un type de poux qui se colle aux habits dont l'enfant doit, par conséquent, se débarrasser au bout de quelques jours, au désespoir des étrangers au milieu, qui ne comprennent pas pourquoi l'enfant jette des vêtements en bon état, et pensent qu'il n'a pas la "valeur des choses" ou qu'il est ingrat" (p. 71).

L'un des chapitres les plus forts, les plus saisissants, est intitulé: "Sexualité,

rites et pouvoirs" (pp. 75-84). La sexualité est rarement analysée dans les études sur les enfants marginaux. Ici, l'auteur montre avec brio combien le sexe est à la fois le révélateur et l'un des moteurs de la sociabilité de la rue: il en est l'expression exacerbée, qui peut se résumer en "violé ou être violé" ou, plus exactement, "être violé, puis violé". Ceci pour les garçons, évidemment: les filles (peu nombreuses dans la rue, et évoquées dans le texte seulement en passant) n'ont bien sûr droit qu'à la première partie du diptyque: leur seul choix se situe au passage à un minimum de "professionnalisation" de leur rôle (c'est-à-dire garder pour elles l'argent qu'elles peuvent récupérer en vendant leur corps)(11). Pour Maricel Merienne, les filles de la rue sont condamnées à glisser rapidement dans la vraie prostitution, "faute d'institutions pour les accueillir" (p. 82).

Sitôt arrivé dans la rue, l'enfant (âgé de 4 ou 5 ans) est initié aux rapports de violence, et en particulier à la "*maldad*" (la "méchanceté"), c'est-à-dire au viol homosexuel par plus fort que lui. Le novice dans la rue est en général très vite repéré par un *largo* ou un délinquant adulte qui va le prendre en main pour guider ses premiers pas dans sa nouvelle vie. "Au cours des premiers jours, l'objectif [de l'aîné] est d'établir une relation d'amitié avec l'enfant, en lui donnant un lieu pour dormir, de la nourriture et en assurant sa protection [contre les autres grands]. Cette période est très courte: trois jours à une semaine au maximum. Une fois obtenue la confiance de l'enfant, le *largo* ou l'adulte lui "fait la méchanceté", une ou plusieurs fois. Le *chinche* cherche alors à s'échapper, et va intégrer le plus rapidement possible une autre *gallada* de son âge. Dans la *gallada* de *chinches*, les enfants organisent leur propre protection, en restant étroitement groupés la nuit ou en cherchant un refuge lorsqu'ils sont menacés.

"Le viol est également l'une des épreuves que l'enfant devenu *ñero* doit subir lorsqu'il intègre un nouveau groupe. Au départ, certains ou tous les membres de la *gallada* tentent de le violer. S'il se défend, se bat, et ne se laisse pas faire en dépit des coups et des blessures qu'on lui inflige, il n'y aura pas de nouvelles tentatives. A l'inverse, si l'enfant n'oppose pas de résistance, la *gallada* lui fera subir le "*redoblon*" (la "redouble"), un viol collectif sous la menace" (p. 76). Même chose si des *largos* ou des adultes l'enlèvent et le gardent captif de leur *gallada*; il peut alors servir à tous, ou bien devenir l'objet exclusif d'un grand, qui sera officiellement son "propriétaire", qui le protégera contre les autres (à condition qu'ils ne soient pas plus forts que lui).

"L'enfant est donc agressé sur le plan sexuel dès son entrée dans la rue. Ses premières stratégies de défenses se concentrent sur la fuite et sur l'appui du groupe d'enfants de la rue de son âge auquel il s'intègre. Lorsqu'il passe à la catégorie de *ñero*, la stratégie de défense s'oriente vers la lutte, l'affrontement physique. L'enfant évolue ainsi peu à peu de la catégorie d'agressé à celle d'agresseur, qui sera sa position quand il deviendra *largo*. (Il convient néanmoins de signaler que tous les adultes et tous les *largos* ne cherchent pas à abuser des enfants les plus jeunes.) De nouveau apparaît le processus en forme de cercle vicieux: l'enfant violé par un adulte deviendra à son tour un adulte violeur, qui participera à la reproduction du cycle" (p. 77).

La "*maldad*" est donc un moyen très efficace de s'imposer ou de punir (par exemple, un enfant accusé de délation auprès de la police sera soumis à des "*redoblons*" sans fin). L'accepter est, pour les faibles, le moyen d'acheter une protection, en attendant de pouvoir un jour se venger sur plus petit que soi. "Il est à noter cependant, ajoute l'auteur, que ces relations sexuelles n'ont pas la

même connotation que dans la société dominante. Il est ainsi très rare que l'enfant adopte un comportement efféminé; au contraire, il maintient toujours le comportement que nous qualifierions de "machiste", et le mot "*pirobo*" (homosexuel dans la langue de la rue) est l'une des injures les plus graves" (p. 81). Mais comment une telle initiation à la vie sexuelle engendrerait-elle chez le jeune de la rue autre chose qu'agressivité et méfiance envers tous ?

L'une des issues fréquentes de la vie de la rue est, tôt ou tard, la mort. "Pour beaucoup, elle est la fin annoncée du processus qui les a un jour amenés dans la rue" (p. 89). Outre toutes les causes possibles de mortalité on ose à peine dire "naturelle" (dont le sida fait maintenant partie), la société colombienne exacerbe à sa propre violence: de véritables "escadrons de la mort" (les MAG: "mort aux gamins") ont fait leur apparition depuis 1989, car certains commerçants ou entrepreneurs ont tout simplement mis à prix la tête des enfants(12), afin d'en expurger les quartiers centraux réhabilités à grand frais, d'où ceux-ci risquent de faire fuir la clientèle aisée.

Pour les aider à sortir de la rue, il y a des oeuvres humanitaires, plus ou moins efficaces, et aussi l'action des individus que les médias amateurs de sensationnel appellent les "héros sociaux". Mais, quoi que fassent les unes et les autres, le problème est toujours là, au coeur de la ville: "Ni les "héros sociaux", ni les tentatives de rebaptiser les enfants n'ont contribué à son éradication. Parce qu'on a souvent changé le nom des enfants de la rue: ceux qu'on appelait les "visages sales" sont devenus les très médiatisés "gamins de Bogota", qui, à leur tour, ont été "remplacés" par les "enfants des égouts", qu'il fallait sauver de leur triste sort. Mais bientôt ces derniers se sont transformés en "jetables", d'abord indésirables, puis avec lesquels il est de bon ton de s'afficher à la télévision, comme s'il s'agissait d'accessoires à la mode" (p. 90)...

Maricel Merienne Sierra le montre donc avec rigueur: au delà des clichés d'une presse plus avide de pathos que de réalité, la vie dans la rue, pour les enfants que la déliquescence familiale y a jetés, est aussi une école de courage, de vivacité intellectuelle, de débrouillardise, de liberté. Et "cette liberté, ils ne l'échangeront pas contre une paire de chaussures neuve ou un repas chaud" (p. 93). Les institutions qui s'efforcent de les récupérer ignorent en général tout de cette sous-culture de la rue, et veulent imposer à l'enfant un changement total et immédiat de son mode de vie. D'où les échecs innombrables: que l'on prétende leur inculquer la "culture dominante" par la contrainte des punitions ou par la séduction du bien-être, les fugues sont également nombreuses, sous l'effet du choc des deux cultures, phénomène mal connu et en général tenu pour négligeable, nous rappelle l'auteur.

C'est là une remarque fort pertinente, qui doit inciter à associer toujours plus étroitement la recherche et l'action, pour adapter le mieux possible celle-ci aux réalités qu'observe celle-là. Le travail de Maricel Merienne insiste ainsi avec force sur un point que l'expérience me fait aussi tenir pour essentiel pour l'intervention dans la rue: l'âge des enfants et des jeunes auxquels on s'adresse. "Il est impossible de continuer à parler des enfants de la rue sans leur attribuer, comme à tous les autres enfants, une catégorie d'âge, à laquelle correspondent des processus particuliers" (p. 95). Nous savons maintenant qu'un *chinche* n'est pas un *ñero*, qui n'est pas un *largo*. Chacun vit à sa façon cette violence, et aussi cette tendresse que Maricel Merienne a si bien su ressentir dans les rues de Bogota, afin que d'autres jeunes marginaux puissent en tirer profit. "Même si la plupart de mes *ñeritos* (amis) de la rue ne sont plus là aujourd'hui, je suis sûre

que, eux et moi, nous avons construit ce récit pour qu'il puisse servir un jour à tous les enfants qui déambulent aujourd'hui dans les rues des grandes villes" (p. 96).

Pour le lecteur qui ne connaît que les rues des villes d'Afrique, une structuration aussi vigoureuse du monde de la marginalité juvénile urbaine fait évidemment surgir une question essentielle: est-ce là une spécificité culturelle colombienne, ou bien le terme (actuel) d'une évolution beaucoup plus longue, dans un pays précocement touché par le "maldéveloppement", la dislocation économique, sociale et spatiale ? Maricel Merienne Sierra reconstitue les diverses formes de la vie dans la rue comme étant d'authentiques "stratégies" des acteurs, stratégies qui sont à la fois nécessaires et suffisantes pour leur survie. On a donc là une véritable contre-société, qui assure elle-même sa reproduction à l'identique. Cela donne à penser qu'on a bien là un processus social qui peut facilement apparaître ailleurs, dans des conditions de dégradation du tissu familial et surtout de durée équivalentes. Le modèle de Bogota risque fort de se retrouver tôt ou tard dans d'autres métropoles, si l'on ne fait rien pour en interrompre à temps le processus.

Notes

(1) J. Meunier: *Les gamins de Bogota*. Paris, J.-Cl. Lattès, 1977.

(2) "Au début de la partie, je gardais la marihuana, chaque paquet étant marqué au nom de son propriétaire, et je le rendais à la fin du match" (p. 26). C'est dire quel degré de confiance elle avait su obtenir.

(3) "Plusieurs années plus tard, je perdais cet accent, et les enfants que je connaissais me disaient: Tu oublies la rue, c'est moché" (p. 20). Il faut certainement être un excellent hispanophone pour apprécier tout le sel de cet argot des rues de Bogota, que l'auteur cite abondamment.

(4) Amie. *Nero* a le double sens d'adolescent et de camarade.

(5) Les causes du phénomène ne sont pas du tout décrites ici. Dommage.

(6) "Un "80 pesos" est un couteau valant 80 pesos" (p. 35).

(7) L'auteur signale que, bien sûr, tous les chiffonniers de la ville ne sont pas d'anciens enfants de la rue, mais ceux qu'elle décrit en sont l'ultime "étape".

(8) Elle en signale un de 45 ans. Après combien de décennies de marginalité ?

(9) Bien sûr, ceux-ci ne sont certes pas le monopole des anciens enfants de la rue. Ces derniers sont en général sensiblement moins "professionnels", donc moins efficaces, que les autres truands, et ils gardent leurs habitudes de consommation immédiate pour la survie, sans aucune accumulation.

(10) La consommation du *basuko*, qui touche une large frange de la jeunesse colombienne, s'est développée dans les années 1980, quand la répression, accrue de l'exportation de la cocaïne a provoqué un repli des trafiquants vers le marché local, peu solvable, mais peu exigeant, nous explique l'auteur.

(11) L'auteur n'évoque pas la question des enfants des rues de "deuxième génération", que la longue durée du phénomène rend vraisemblable. Ou bien le nombre des filles a-t-il toujours été trop restreint pour que ce problème soit perceptible ?

(12) On sait que le tueur à gage -le "sicaire"- est une profession fort répandue en Colombie. Il serait intéressant de voir si ces derniers sont de façon significative d'anciens enfants de la rue.

1

2

3

4